

Demain, Munich, extrait de Lee Miller, *Reportages de guerre 1944-1945*, traduit par Noëlle Akoa, édition Bartillat, Paris, 1994

J'arrivai à Dachau dans la nuit du 30 avril, à l'heure du black-out et sous les tirs d'obus. Le camp avait été libéré par les opérations conjointes des 42^e et 45^e divisions d'infanterie. Situé juste à l'extérieur d'une ville pittoresque, il était typique de tous les grands camps de concentration nazis, une grande zone de casernement aux constructions rectangulaires. La moitié du camp servait au cantonnement permanent des troupes SS, le reste aux prisonniers affamés et à moitié fous.

Dans le cas de Dachau, le camp se trouve si près de la ville qu'il est inutile de se demander si les habitants savaient ce qui s'y déroulait. La bretelle de la voie ferrée qui arrive dans le camp passe à proximité de quelques riches villas et le dernier train de déportés morts ou agonisants était suffisamment long pour arriver au-delà. Les wagons sont encore remplis de cadavres squelettiques et l'allée qui longe les trains est encombrée des corps décharnés de ceux qui ont essayé de sortir et de marcher vers leur exécution.

Les casernes des SS sont vides, même si sur les rues qui les séparent, on aperçoit des carcasses maltraitées de soldats. Le chenil est vide, un cadavre de chien repose dans l'herbe. Le petit canal qui ceint le camp charrie pêle-mêle des SS dans leurs uniformes de camouflage tachetés et leurs bottes cloutées. Ils glissent dans le courant, en compagnie d'un chien mort ou deux, et de fusils en pièces. Les prisonniers et les soldats essaient de repêcher une partie des corps.

Un des blocs du camp est un élevage de lapins angora qui constitue une des industries de la prison. Ils sont beaucoup moins tassés et mieux soignés que les humains. Ils sont merveilleusement propres et bien logés, amoureuxment soignés par les prisonniers capos. L'étable des chevaux de trait brille aussi par sa perfection, avec des bêtes à la croupe bien en chair qui choquent après tous ces hommes émaciés.

Le crématorium a manqué suffisamment longtemps de carburant pour que deux salles soient remplies de cadavres. Les chambres à gaz ressemblent à leur nom, écrit sur les portes : «DOUCHES.»

Quand les victimes désignées s'étaient dévêtues, elles pénétraient innocemment dans les salles, laissant leur tenue de prisonnier derrière elles pour passer à la douche et être épouillées. Quand elles tournaient les robinets, elles se donnaient elles-mêmes la mort, épargnant ainsi aux SS la culpabilité d'être des meurtriers.

Les blocs déjà bondés de prisonniers le furent encore plus par l'arrivée de prisonniers évacués d'autres camps. Les lits superposés à trois niveaux, sans couvertures, ni même de paille, abritaient deux ou trois hommes par lit qui restaient couchés, trop faibles pour faire le tour du camp en défilant et entonnant des chants en l'honneur de la victoire et de la Libération, même si la plupart nous adressaient un large sourire et nous félicitaient en nous regardant du bord du lit. Pendant les quelques minutes qui m'ont suffi à prendre mes photos, deux hommes sont morts et ont été tirés dehors sans cérémonie, puis jetés sur le tas à l'extérieur du bloc. Personne, à part moi, ne semblait se formaliser. Le docteur a dit qu'il était de toute façon trop tard pour plus de la moitié d'entre eux. Les corps étaient jetés dehors pour qu'un camion qui fait sa ronde chaque jour puisse les prendre au coin de la rue, comme pour le ramassage des ordures.

Partout dans le camp, on trouve des tas de vêtements, piles de haillons sales et souillés, des vêtements de civils ayant appartenu à ceux exécutés sur-le-champ et des vêtements de prisonniers décédés. Les détenus fouillaient dans ces tas, dont certains brûlaient, dans l'espoir de trouver quelque chose de plus présentable à se mettre sur le dos. Naturellement, dès l'instant que les prisonniers réussissaient à se débarrasser des gardes du camp par de très subtiles méthodes de leur cru, ils pillaient les entrepôts contenant les effets des nazis et des prisonniers. Seuls les détenus les plus robustes et les plus actifs pouvaient s'adonner à ces plaisirs. Tous ceux capables de se promener doivent s'estimer heureux. Il en reste des milliers dans les blocs, trop faibles pour chaparder ou jamais s'habiller de nouveau.

Ceci n'était pas un camp pour femmes, mais lors de l'évacuation d'autres camps à la dernière minute, pendant le retrait des Krauts, environ cinq cents femmes ont été transférées ici et logées dans un bloc. La plupart sont en bonne santé et ont été déplacées parce qu'elles sont capables de travailler, même si les hospitalisations se multiplient maintenant, notamment à cause du typhus. On compte parmi elles des nouveau-nés et des personnes complètement démentes. Elles sont soignées par une femme médecin viennoise, le Dr Ella Lingens, docteur en médecine et en droit, diplômée de la London School of Economics. Il y a deux ans et demi, elle a été emprisonnée pour avoir aidé à cacher des femmes juives. Elle espère qu'elle a toujours un garçon de six ans quelque part dans un village autrichien et un mari dont elle est sans nouvelles depuis tout ce temps. Le dortoir est l'ancien bordel du camp, il est donc plus aménagé que les autres avec des lits superposés seulement à deux niveaux. Les patientes ont déjà commencé à broder les signatures d'autres prisonniers ou de leur infirmière en chef sur des serviettes de toilette miteuses. D'autres filles cousent des bouts de tissus colorés en boutonsnières, représentant leurs drapeaux nationaux.

Les camions sont arrivés et ont commencé à décharger la nourriture provenant officiellement du pillage d'entrepôts allemands. Les prisonniers sont montés sur les toits pour fêter ça, ont chanté des hymnes religieux ou nationaux en l'honneur de l'anniversaire d'une princesse hollandaise, acclamant tout ce qui leur passait par la tête, et pour finir ont trié trois bandes de tissu colorées non cousues, mais qui reconstitueront leur drapeau national.

Dachau est la prison pour la crème des détenus, presque tous sont prisonniers politiques. Niemöller, Schuschnigg et d'autres se trouvaient encore ici la semaine dernière. Nous espérions voir certains d'entre eux, mais les Krauts en ont emmené un grand nombre avec eux, probablement comme otages, dans leur ultime bastion munichois. Restent de nombreux journalistes, comme Philippe Brundt du *Peuple* et du *Soir* de Bruxelles, et Leurs Vancœverde, un Hollandais qui avait été correspondant pour *United Press*. Également d'anciens ministres et des intellectuels comme Wladimir Paulin, ministre tchèque des Finances et professeur à l'université de Prague, le Dr Jindra Polak, chef de l'hôpital de Prague, et Joseph Hrnicko, directeur général d'une célèbre verrerie. On encourageait les soldats à «visiter» l'endroit et à prendre des photos pour raconter chez eux ce qu'ils avaient vu. Toutefois, à la mi-journée, seule la presse et les médecins furent autorisés dans les bâtiments, car un si grand nombre de gars vraiment costauds s'étaient trouvés mal que cela gênait le service.